L'objet insaisissable : quelques considérations sur l'écriture sur traitement de texte.

Claire Doquet

▶ **To cite this version:**

Claire Doquet. L'objet insaisissable : quelques considérations sur l'écriture sur traitement de texte.. Genesis (Manuscrits - Recherche - Invention), 2006, 27, pp.35-44. hal-00920203

HAL Id: hal-00920203
https://hal.science/hal-00920203

Submitted on 18 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'objet insaisissable :
quelques considérations sur l'écriture sur traitement de texte.

Références de l'article :

Doquet-Lacoste, C. (2006) « L'objet insaisissable : quelques considérations sur l'analyse de l'écriture sur traitement de texte », ***Genesis***, n°27.

Liée, serrée, fine ou appuyée, l'écriture est implicitement liée à l'activité manuelle qui donne existence à un texte, tant la polysémie du terme *écrire* – à la fois graphier et énoncer à l'écrit – est prégnante dans notre appréhension de la chose. Quand on *écrit*, c'est à la main, sinon on *tape* à la machine, à l'ordinateur…

A l'opposé, l'appellation *traitement de texte* se situe résolument du côté de l'automate : traiter du texte renvoie plutôt au traitement des données qu'à la création de texte, à l'intelligence artificielle qu'à l'activité humaine.

Je me propose ici d'interroger cette différence : écrire à la main et écrire sur traitement de texte, est-ce la même activité et pourquoi ? C'est d'abord du point de vue du scripteur que cette différence sera envisagée, avec l'idée que l'écriture manuelle est celle qui ancre le sujet dans sa pratique scripturale et que l'écriture sur traitement de texte est – aujourd'hui du moins – nécessairement seconde. Nous verrons ensuite, dans le champ de la génétique dont les outils théoriques ont été forgés à partir de corpus manuscrits, ce qu'impose à l'analyse l'utilisation de plus en plus fréquente de l'ordinateur dès l'ébauche des textes. Enfin, le recours à un type de corpus récemment apparu, les reconstitutions d'écriture en temps réel, nous permettra d'observer de plus près les mécanismes scripturaux liés à l'outil ordinateur.

Du côté des scripteurs : que modifie dans l'écriture le changement d'outil ?

Différencier l'écriture manuelle de l'écriture sur traitement de texte met en jeu la proximité du scripteur et de l'écrit. Un manuscrit porte la trace corporelle du scripteur *via* le tracé de sa main, il est accessible par la vue et le toucher à tous les moments de l'écriture, alors que le texte contenu dans l'ordinateur est toujours médiatisé : par le clavier, l'écran, l'usage des flèches et de la souris. Au contraire de la page qui donne à l'écriture un cadre physiquement délimité, c'est un espace infini qu'offre le traitement de texte, infini et virtuel en même temps. Le texte est en effet d'une part, à tout moment modifiable, et ce, sans laisser de traces[1] ; d'autre part, difficile à appréhender, l'espace de

[1] L'usage du traitement de texte résout ici le problème d'écrivains comme Serge Doubrovsky ou Bernard Noël qui, écrivant à la machine, ne supportent pas d'y voir des ratures : "la machine à écrire semble être synonyme d'une horreur de la rature.Même s'il s'agit d'un premier jet, celui-ci doit présenter l'aspect d'un "produit fini", "propre", "sans faute", quitte à reprendre la frappe à nouveaux frais autant de fois que nécessaire." (Viollet, C., 1996, "Ecriture mécanique, espace de frappe. Quelques préalables à une sémiologie du dactylogramme", *Genesis*, n°10, p.202). Ceci témoigne la différence radicale entre le traitement de texte, propice à l'essai, à la

l'écran n'offrant qu'une surface restreinte. Les scripteurs sur traitement de texte ont tendance à opérer des modifications principalement dans la portion de texte visible à l'écran, au détriment du reste.[2] S'ensuivent les problèmes de cohérence globale que l'on peut relever dans les productions non expertes, chaque partie du texte étant finalement traitée comme isolément des autres. C'est une des principales raisons avancées par les scripteurs pour justifier leurs nombreux tirages sur papier.

Ne pas avoir sous les yeux l'ensemble du texte pose problème dès lors que ce dernier dépasse une certaine longueur. Sur ce plan-là, manuscrit et traitement de texte se différencient nettement. Il existe sans doute dans l'écriture manuscrite une lecture inattentive, comme inconsciente, celle de l'écrivain penché sur ses feuillets dont les yeux *tombent*, et l'expression souligne assez le caractère involontaire de cette action, sur une ligne qu'il ne lit pas vraiment mais qu'il perçoit quand même, et cette « lecture », répétée tout au long de l'écriture, contribue à fixer chez le scripteur son propre texte, le dispensant parfois d'aller vérifier la cohérence d'une modification qu'il a envisagée maintes fois lorsque ses yeux *tombaient* sur tel ou tel passage… Alors qu'au traitement de texte, ce n'est que sur le texte présent à l'écran que les yeux peuvent tomber ; ce qui est proche, palpable, accessible tout de suite et même sans volonté particulière, c'est une partie infime du texte, le reste demandant une action concertée pour être découvert. Le traitement de texte conduit donc à ce paradoxe d'un écrit indéfiniment modifiable et tout à la fois difficile à modifier car majoritairement invisible. La relative stabilité du manuscrit faisant place à un espace évolutif : toute intervention dans le corps du texte en modifie le nombre de lignes, donc les limites entre les pages qui seront imprimées. Incontrôlé car placé hors du regard du scripteur, le texte est, du point de vue de la pagination, en perpétuelle mouvance. Au contraire du manuscrit où la page, même surchargée, comporte des limites stables, le traitement de texte n'offre aucun repère spatial *a priori* ; ni à l'écran, ni sur les pages imprimées, on n'est certain de retrouver exactement les mêmes limites tout au long de l'écriture. Dès lors, le regard du scripteur ne peut s'accoutumer à des formes graphiques (taille de paragraphes, saut de plusieurs lignes en milieu de page, etc.). C'est un repère de moins – une incertitude de plus – dans la mouvance généralisée du texte virtuel.

Le texte à l'écran semble d'autant plus distant que le scripteur ne lui a pas, comme c'est le cas dans l'écriture manuelle, imprimé sa marque graphique en en traçant les lettres. C'est à ce niveau très local, celui de la formation des lettres et de la scription des mots, qu'a surtout été étudiée la différence entre écriture manuelle et écriture électronique. D'un point de vue cognitif, l'écriture peut être décrite comme associant des routines motrices à la mise en œuvre de systèmes symboliques.[3] Du point de vue moteur, les différences sont évidemment importantes entre la main et le clavier :

- L'écriture manuscrite se caractérise par son caractère continu, la graphie cursive ne marquant pas précisément de séparation entre les lettres ; on sait en outre que chez un même scripteur, chaque lettre est graphiée un peu différemment en fonction de ce qui la précède et de ce qui la suit ; cela renforce la labilité du geste graphique en fonction du contexte. On sait aussi l'importance de l'empreinte personnelle sur la graphie alphabétique, chacun ayant son *écriture* au sens de sa propre manière de tracer les lettres.

---

rectification, et la machine à écrire. Même si les corpus tapuscrits qui en sortent ont des similitudes, il importe de ne jamais confondre ces deux objets qui semblent engendrer des modes d'écriture très différents.

[2] Plane, S. (2000) « Eléments pour un usage didactique du traitement de texte. Ecrire, réécrire et réviser sur ordinateur. », *Pratiques*, n°105/106, p.159-181.

[3] Piolat, A. (2004) *Ecriture. Approches en sciences cognitives*. Aix-en-Provence : Presses de l'Université de Provence.

- L'écriture au clavier s'oppose point par point à l'écriture manuscrite. Exempte de marques personnelles, elle fonctionne avec des signes en script où il n'est pas tenu compte de ce qui précède ou suit chaque signe. Elle est en outre marquée par une certaine discrétisation puisque les lettres sont frappées une à une, la limite entre elles, du point de vue de la frappe comme du point de vue du tracé sur l'écran, étant très nette. Même en cas de très grande aisance au maniement du clavier, cette discrétisation est présente et sans doute a-t-elle une influence sur l'appréhension des unités linguistiques : lettres, mots, syntagme.

La psycholinguistique s'est intéressée à l'usage du clavier dès le plus jeune âge, en particulier à l'hypothèse d'enseigner précocement l'écriture aux élèves grâce au traitement de texte. Certaines observations font état de lourdes conséquences sur l'apprentissage de l'écriture car « les caractères ne sont pas des objets mais ce sont des signes qui sont étroitement et spécifiquement associés au mouvement qui permet de les former ».[4] Dès lors, on peut s'interroger sur les effets du changement d'outil sur l'écriture de personnes – les écrivains, ou tout adulte scripteur – qui ont appris à écrire à la main. Outre les différences énumérés plus haut, c'est sans doute l'ensemble de la perception de l'écrit qui change, l'usage du traitement de texte étant de fait en décalage avec la manière dont l'écriture a été acquise et la représentation de l'écriture chez le sujet. On pourrait dire que sur traitement de texte, l'écriture a quelque chose d'étranger. L'association entre geste et mot n'est plus possible puisque le geste, d'un mot à l'autre, est le même : taper sur une série de touches. Si des séquences de touches frappées sont mémorisées, si les mouvements des doigts frappant un mot usuel sont sans doute en mémoire associées à ce mot comme l'est sa graphie manuelle, il est évident que la diversité des tracés manuels permet une discrimination beaucoup plus fine, donc la fixation de davantage de formes, que les séquences de touches. D'autre part, en cas d'une certaine malhabileté au clavier, la dactylographie constitue un écran à l'écriture sur les effets duquel il faudrait se pencher[5] : des travaux sur des populations scolaires ont montré que la saisie lettre à lettre focalisait l'attention sur des éléments très parcellaires du texte, au détriment de considérations globales.[6] Il semble que l'usage du clavier crée chez les scripteurs une vigilance à la graphie[7] que l'on ne retrouve pas (ou pas autant) dans l'écriture manuscrite, beaucoup plus automatisée. Cette vigilance conduit les scripteurs débutants à des relectures fréquentes qui favorisent sans doute les modifications textuelles.[8]

C'est enfin l'épaisseur de l'écriture, la conscience de sa temporalité, dont les traces sont atténuées – voire disparaissent – avec l'ordinateur. Au contraire des manuscrits où la plupart des ratures laissent voir, sous la biffure, les mots primitivement inscrits, le

---

[4] Velay, J.-L, Longcamp, M. et Zerbato-Poudou, M.-T., (2004) "Le stylo et le clavier. Notre mode d'écriture influence-t-il notre perception de l'écrit?", in Piolat, A., *Ecriture. Approches en sciences cognitives*, p.41. op.cit. note 3.

[5] Je n'évoque ici que la graphie linéaire, lettre à lettre mais le traitement de texte comporte bien sûr des fonctionnalités tout à fait spécifiques : sélection de blocs à supprimer ou déplacer, inversion de l'ordre des paragraphes, etc., modification très facile de la typographie, du format des paragraphes, des pages… De plus, l'accès à Internet facilité par le haut débit rend aujourd'hui plus aisé un usage hypertextuel qui inscrit l'écriture dans une intertextualité généralisée (voir par exemple Scavetta, D., 1993, *Le Metamorfosi della scrittura, dal testo all'ipertesto*, Torino, La Nuova Italia.).

[6] « Le mécanisme de saisie lettre à lettre, touche après touche, pousse à une démarche de production qui privilégie une approche du texte en mode local (épellation, modifications de surface, etc.). » (Godinet, H., 2002, « Quand les technologies d'information et de communication instrumentent les pratiques d'écriture scolaire », *Pratiques*, n°115/116, décembre 2002, p.226).

[7] Doquet-Lacoste, C. (2006), "L'écriture débutante : mise en texte et mise en graphie lors de l'écriture sur traitement de texte à l'école élémentaire", *Langages*, à paraître.

[8] Du côté des écrivains, ce témoignage de S. Doubrovsky : « Les fautes de frappe qu'il m'arrive souvent de faire ne me sont pas inutiles, car elles offrent comme une pause à la réflexion. Je suis donc content, paradoxalement, de ne pas taper très bien. » Cité par C. Viollet, 1996,. p.201. *op.cit.* note 1.

traitement de texte semble faire tomber dans l'oubli les essais successifs pour ne conserver de chaque énoncé que sa version la plus récente.[9] On est tenté d'y voir, du point de vue du scripteur, comme une perte de mémoire au moment même de l'écriture : qui ne s'est jamais dit, écrivant sur traitement de texte, que la formulation inscrite puis supprimée une heure plus tôt aurait dû être conservée ? L'importance des mots toujours présents sous les ratures est attestée par les manuscrits, ne serait-ce que par la différence de traitement de ces mots : un même scripteur peut biffer d'un trait léger ou au contraire raturer de manière assez appuyée pour rendre illisible le texte ; pourquoi donc s'acharner à noircir des lignes si la présence des mots sous la rature était indifférente ? Des analyses attestent que cette présence agit sourdement dans la suite de l'écriture, lorsque des énoncés écrits puis biffés sont ensuite réinsérés ailleurs dans le texte.[10] Ce comportement, bien connu chez les écrivains, s'observe également chez les scripteurs débutants. Les mots sous les ratures constituent donc sans doute un réservoir avec lequel l'écriture joue et qui détermine pour partie le devenir du texte.[11] Dès lors, que se passe-t-il au traitement de texte, lorsque plus rien ne subsiste des mots supprimés ? Qu'en est-il chez le scripteur de la mémoire de l'écriture quand n'en subsiste plus aucune trace visible ? Que dire, enfin, de la notion de brouillon, qui a sans doute un rôle cognitif dans l'écriture ? Au traitement de texte, la différence entre le texte en élaboration et le texte au moment de sa mise au net n'est plus aussi nette que dans l'écriture manuscrite. Dans cette dernière, le changement de support accompagnant un changement d'étape dans l'écriture contribue à créer chez le scripteur la conscience d'avancer. Sur traitement de texte, c'est toujours le même objet qui est remis sur l'ouvrage, que sa fluidité extrême rend comme insaisissable. La facilité avec laquelle on intervient, sans laisser de trace, dans cet objet dont une bonne partie échappe à la vision contribue au caractère mi-à continuer, mi-achevé du texte sur ordinateur. En rendant le texte infiniment malléable, le traitement de texte est l'illustration du caractère illusoire d'un texte idéal vers lequel tendraient les brouillons.[12] Il questionne également les catégories construites, à partir des manuscrits, par la critique génétique.

---

[9] Les traitements de texte les plus courant proposent des options permettant de faire apparaître les ratures (option : suivi des modification) : dans ce cas, l'opération de suppression n'engendre pas la disparition d'un mot mais ce dernier est simplement barré, comme dans l'écriture manuscrite ; un mot ajouté en cours de texte est également repéré. En revanche, la différence entre variante de lecture et variante d'écriture n'est pas faite.

[10] Utilisant la notion bakhtinienne de polémique cachée, où le choix d'un mot se fait tout autant pour ne pas employer tel ou tel mot "de l'autre" que dans un souci d'adéquation au référent, Daniel Ferrer a proposé de considérer, dans les manuscrits, les mots raturés comme équivalant aux "mots de l'autre" bakhtiniens, la détermination du mot finalement conservé se faisant aussi par le rejet de mots essayés puis supprimés. Il s'agit, selon D. Ferrer, du « *phénomène énonciatif le plus important, et tout cas le plus universel, que les manuscrits permettent de mettre au jour* » (Ferrer, D. (2000), « Quelques remarques sur le couple énonciation-genèse », *Texte*, n°27 :28, Toronto. p.15).

[11] "*Si certains écrivains paraissent écrire comme si leurs brouillons allaient être livrés au public – ce qui les amène à effacer soigneusement toute trace physique qui pourrait donner à penser que le texte n'a pas été spontanément parfait – la grande majorité [des écrivains], fidèle au caractère privé de la production écrite, semble surtout attachée à une annulation symbolique (le trait de biffure en fournit la meilleure illustration), qui laisse ouverte la possibilité de revenir dans une étape ultérieure à ce qui avait été supprimé. Beaucoup d'écrivains reprochent par exemple au traitement de texte de les priver du contenu de leur corbeille à papiers*." (Lebrave, J.-L., 1987, *Le Jeu de l'énonciation en allemand d'après les variantes manuscrites des brouillons de H. Heine*. Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Paris-Sorbonne. p.45).

[12]« "Les diverses étapes de retours sur du déjà écrit ne s'inscrivent pas sur une ligne droite qui conduirait sans faille vers l'idéal du texte définitif. La vision téléologique d'une avancée de l'écriture vers l'achèvement, c'est-à-dire vers la perfection, est contredite par les manuscrits eux-mêmes. […] La décision de l'auteur de remettre son manuscrit à l'éditeur est parfois dictée par des contraintes matérielles qui n'ont rien à voir avec un état idéal enfin réalisé » (Grésillon, A. (1990) « Les manuscrits littéraire : le texte dans tous ses états », in Grésillon, A., Lebrave, J.-L., Viollet, C. (1990) *Proust à la lettre. Les intermittences de l'écriture*. p. 32)

lacoste 12/3/06 09:19
Supprimé: -

Du côté des généticiens : que modifie dans l'analyse le changement de matériau ?

Il est rare qu'un texte s'écrive entièrement face à l'écran. En général, les scripteurs, à moins d'un texte extrêmement court, impriment périodiquement leur écrit et, parfois, l'annotent. Qui s'intéresse à l'écriture sur traitement de texte devra observer ces tirages intermédiaires qui correspondent sans doute – comme les versions successives d'un texte manuscrit – à des étapes non aléatoires de la dynamique scripturale. On peut y voir le signe d'une relative finition, le scripteur arrivant au terme d'une campagne d'écriture et éprouvant le besoin de voir fixé sur le papier le résultat de son travail. Peut-être ces tirages sont-ils aussi des marques de la difficulté du scripteur à gérer mentalement l'ensemble de son texte. Et sans doute certains scripteurs ont-ils plus de facilité à relire sur papier que sur écran, indépendamment de la taille du texte.

Une des caractéristiques de ces tirages intermédiaires est l'impression de vide relatif qu'ils dégagent quand on les compare avec la richesse sémiotique des brouillons : nervosité du trait, déviation du tracé de la ligne, marques d'appui du stylo sur le papier… rien de ce qui, dans un manuscrit, permet d'augurer de la précipitation ou de la lenteur n'est visible ici. Le traitement de texte aplatit ces manifestations extra-linguistiques de l'activité scripturale, il donne à voir des tracés réguliers dont sont presque absents :

- les superpositions paradigmatiques, séries verticales où l'auteur se laisse le choix entre plusieurs énoncés possibles : elles peuvent se traduire sur traitement de texte par un énoncé suivi d'autres entre parenthèse (ou séparés par un /) mais le paradigme est alors topographiquement inséré dans la ligne d'écriture ;
- l'ensemble des signes non verbaux : le traitement de texte impose une sorte de production pré-codée, faite de chiffres et de lettres ; l'effet asséchant, dépersonnalisant de cette contrainte a été étudié à partir de corpus de textos où les usagers réinventent des signes spécifiques, vus comme marques de ré-appropriation (re-personnalisation) de l'écriture[13];
- le métadiscours, si fréquent dans les marges des manuscrits : sur traitement de texte, la linéarité et l'existence d'un seul espace de travail ne favorise pas les commentaires auctoriaux[14] ; on peut penser que l'activité scripturale en est affectée.

Mais surtout, un corpus de tirages sur imprimante enlève de la « chair », du ressenti au regard sur l'écriture. Soustrayant le tracé et la biffure, il ne laisse que peu d'accroches pour saisir le corps graphique et ses mouvements et ne permet que très partiellement le travail sémiotique spécifique à la génétique textuelle : épaisseur d'un trait, couleur de l'encre, dessins marginaux… l'ensemble des composantes de l'écriture non réductibles au linguistique sont ici presque absentes.

C'est donc sur les mots et eux seuls que s'appuie l'analyse. Là encore, une absence frappe, celle de la rature. Elle est, rappelons-le, le fondement de l'analyse génétique des manuscrits : c'est à partir des ratures qu'ont été définies les quatre opérations de base (ajout, suppression, remplacement, déplacement) ainsi que la modalité variante de lecture / variante d'écriture. A

[13] Anis, J., 2000, "L'Ecrit des conversations électroniques de l'Internet", *Le Français Aujourd'hui*, n°129, 59-69.
[14] *« Comment noter très rapidement un commentaire en travers dans la marge, ou en ajustant la taille des lettres à l'espace disponible, comme lorsque Proust écrit dans la marge «* CAPITALISSIME *» en face d'un passage qu'il vient d'écrire ? On objectera sans doute que la chose est possible, et qu'elle ne demande qu'un apprentissage finalement très bref. Reste que ces outils paraissent bien lourds au regard des gestes extrêmement simples qu'on peut effectuer n'importe où et sans même lever la plume sur une feuille de papier. »* (Lebrave, J.-L., 1991, « L'Hypertexte et l'avant-texte », volume hors-série de la revue *LINX, Texte et ordinateur : les mutations du lire-écrire*, La Garenne-Colombe, Editions de l'Espace européen. p.170).

cet égard, l'analyse de l'écriture sur traitement de texte est bien décevante : les traces qu'elle laisse demeurent fort ténues. Les différents tirages à l'imprimante contiennent des versions plus ou moins élaborées du texte, série chronologique à partir de laquelle on ne peut que noter les modifications entre un état du texte et un autre mais dans laquelle n'apparaît pas la trace matérielle des opérations.[15] Ce qui reste possible, c'est une étude de la globalité de l'écriture, qui montrera que telle portion du texte est apparue entre le 3ème et le 4ème tirage tandis que telle autre a disparu entre le 5ème et le 6ème ; on peut aussi envisager des analyses de détail mais elles ne pénètrent pas aussi finement que l'observation des ratures la dynamique propre de l'écriture, l'*écriture en acte*. L'écriture sur traitement de texte est perpétuel mouvement, mais de ce mouvement les traces nous échappent, et les tirages à l'imprimante livrent paradoxalement une série de clichés lisses, fixations d'instants du texte où ce qui prime est le figement.

D'un point de vue linguistique, l'analyse que permet la comparaison de différentes versions imprimées du texte est donc moins propice à la saisie des modalités de l'énonciation : difficile en effet d'appréhender l'énoncé dans sa production même, avec les contraintes qui ont entouré sa conception, quand on ne contrôle pas les variables contextuelles, quand on ne peut déterminer que de manière très globale quelle modification a précédé telle autre, quand les chaînes temporelles et explicatives échappent… Les traces de l'énonciation que l'on saisit alors se résument à différents énoncés chronologiquement situés dont le résultat est le texte final. Le traitement de texte oblige la génétique à s'interroger sur la viabilité de ses catégories de description : si ajouts, suppressions, remplacements et déplacements sont repérables sur les manuscrits grâce aux ratures et réécritures qui les délimitent, si indéniablement l'écriture sur traitement de texte est aussi faite de ces quatre opérations de base, les corpus que livre périodiquement l'imprimante n'en portent que des traces très partielles. Il reste possible de décrire le processus en termes de substitutions : à la chaîne ABC (tirage 1) a succédé la chaîne AXC (tirage 2), puis AXY (tirage 3) mais cette description reste très sommaire : pour que B se transforme en X et C en Y, ce n'est sans doute pas une seule opération qu'il a fallu mais plusieurs, des dizaines peut-être, et de cela tout échappe.

Dès lors se pose la question de la pérennité de l'approche génétique, ancrée dans la recherche de la parole singulière. Quelles traces demeurent à l'analyse ? Certes, les tirages papier sont souvent annotés par le scripteur, qui effectue ces tirages précisément pour mieux se (re)lire, l'écran offrant pour cela moins de souplesse que des feuillets. C'est une sorte d'étape intermédiaire que cette pause pour relecture où sont indiquées des variantes, toutes de lecture, que l'on connaît aussi chez les écrivains travaillant à la machine à écrire.[16] Une fois encore, c'est donc l'activité manuelle qui va servir de repère, matérialisant une partie des variantes sur les tirages à l'imprimante. Mais ceci ne permet qu'un relevé très partiel puisque, au moins chez les personnes habituées au traitement de texte, la plupart des modifications s'effectuent au cours de l'écriture au clavier, l'énoncé initial disparaissant au moment même de sa suppression ou de son remplacement.[17] C'est donc, de façon saillante, à la ténuité des traces que se confronte le généticien qui veut travailler à partir de corpus produits au traitement de texte.

---

[15] Cette configuration est également possible sur des manuscrits mais elle n'est pas la plus fréquente. Il est rare en effet que les auteurs ne raturent pas du tout. Quant aux corpus autres que littéraires, on trouve assez souvent à l'école des successions de textes non raturés (pas plus de deux versions en général, le premier jet et la copie) mais ceci concerne le plus souvent les élèves en début d'apprentissage (6 à 8 ans).

[16] Viollet, C., 1996, "Ecriture mécanique, espace de frappe. Quelques préalables à une sémiotique du dactylogramme", *Genesis*, n°10, 193-208.

[17] Et ceci, nonobstant les diverses fonctionnalités des traitements de textes permettant de faire apparaître les modifications apportées. Il semble que ces fonctionnalités soient fort peu utilisées.

Du côté de la technique : de quelles informations nouvelles dispose-t-on ?

Pour pallier ce manque de traces, et retrouver un peu du mouvement qui anime les ratures manuscrites, des traitements de texte d'un nouveau genre ont vu le jour depuis une quinzaine d'années. Ces outils enregistrent, non seulement le texte, mais toutes les opérations intervenues dans son écriture, et restituent ces opérations selon des modalités variables. J'en citerai deux exemples : *Genèse du Texte*, conçu en 1993 par l'Association Française pour la Lecture,[18] et *Script Log*, développé plus récemment, d'abord en version Macintosh puis en version PC à l'Université de Lund, en Suède.[19]

Script Log est un outil de recherche conçu pour une observation très fine de la temporalité de l'écriture. Principalement utilisé pour l'instant par des psychologues cognitivistes, il est l'instrument de recherches de laboratoire qui répondent à des problématiques d'ordre psychologique. Son utilisation peut paraître malaisée car elle nécessite le réglage de nombreux paramètres. Il n'est donc pas fait, *a priori*, pour le grand public. *Genèse du Texte* a quant à lui été conçu pour une utilisation dans les classes à l'école élémentaire, au collège et au lycée. C'est un outil très simple d'utilisation, aussi bien du point de vue du scripteur que de celui de l'analyste. Il restitue en temps réel l'écriture en train de s'effectuer ; tout se passe comme si une caméra avait filmé l'écran de l'ordinateur au moment de l'écriture et rediffusait le film, en respectant bien entendu le rythme de travail (en particulier les pauses). Cet outil a le défaut majeur de n'avoir pas été réactualisé depuis sa fabrication en 1993, et d'être par conséquent inutilisable sur les ordinateurs actuels. Il semble que ses concepteurs envisagent une nouvelle version mais celle-ci tarde à venir.

Ces défauts mis à part, l'intérêt d'utiliser ce type de logiciel est évident puisqu'ils rendent visible une partie de ce que la génétique s'est donné pour tâche de reconstituer : la temporalité de l'écriture. C'est aussi bien le tempo que le rythme et la chronologie des opérations qui sont restitués fidèlement, permettant à l'analyste de suivre le cheminement de l'écriture comme s'il y avait assisté. Cette précision permet de différencier les comportements des scripteurs selon qu'ils écrivent à la main ou au clavier ; elle permet surtout de confirmer et de prolonger des constats déjà établis par l'analyse des manuscrits.

La notion linguistique de double locution a permis à J.-L. Lebrave de théoriser l'écriture en termes de double locution génétique : « *un même auteur se trouve démultiplié en plusieurs instances locutives : il est alternativement scripteur et lecteur, et à ces deux rôles fondamentaux, il faut sans doute en ajouter un troisième, celui de la réflexion*. » (Lebrave, 1987, p.770).[20] A la différence des manuscrits, la restitution de l'écriture en temps réel rend possible l'observation de toutes les pauses d'écriture, qu'elles correspondent ou non à une rature ; la réflexion en tant que telle trouve un espace probable de déploiement, la pause, et les corpus en temps réel permettent d'avancer sur la question du « troisième rôle » de l'auteur :

"*Si on pose que l'écriture continue au fil de la plume constitue un rôle spécifique, et que la réflexion consécutive à une interruption constitue un autre rôle, distinct du premier, on se trouve en présence d'une alternance de rôles chez l'auteur*." (Lebrave, 1987, p.671).

Invisible sur un manuscrit, la pause peut donc être considérée comme un espace intermédiaire entre l'écriture à jet continu, au fil de la plume, et les modifications du texte. Cet espace, qui est aussi bien souvent celui de la relecture du déjà écrit, est actuellement travaillé de manière

[18] Site internet : www.lecture.org
[19] Site internet : www.ScriptLog.net.
[20] Voir aussi Grésillon, A. & Lebrave, J.-L. (eds) (1984), *La Langue au ras du texte*, Lille, Presses Universitaires de Lille. La notion de double locution y est travaillée, antérieurement au travail cité plus haut.

extrêmement précise par une équipe de psychologues cognitivistes dans le cadre du laboratoire *LaCo* du CNRS où ont été développés des outils d'observation des mouvements des yeux utilisés en corollaire au logiciel Script Log.[21] Sans utiliser ces moyens, qui supposent pour le scripteur de travailler en laboratoire et de se plier aux contraintes d'un appareillage sophistiqué, l'observation des pauses dans l'écriture d'élèves de Cours Moyen 2 a montré l'existence de deux types de pause, la pause-anticipation et la pause-relecture, qui correspondent à deux modes scripturaux : le mode de l'accumulation et le mode de la récurrence.[22]

- Le mode de l'accumulation correspond au comportement suivant : dans une première phase, le scripteur observe une pause relativement longue en début d'écriture, il se met à écrire en accumulant du texte pratiquement sans retour en arrière, cette phase d'accumulation étant ponctuée de pauses que suit l'inscription d'énoncés longs (rien ne permet d'affirmer que ces pauses sont consacrées à la relecture ou à la recherche de la suite du texte… sans doute la relecture n'est-elle pas exclue mais l'importance quantitative des énoncés inscrits laisse penser que la planification de ces énoncés s'effectue au moins en partie pendant la pause) ; puis, dans une seconde phase, après une pause assez longue vraisemblablement consacrée à la relecture, le scripteur revient dans le corps du texte et y effectue des modifications plus ou moins importantes.
- Le mode de la récurrence correspond au comportement suivant : le scripteur inscrit le début de son texte à l'écran, il revient dans cet énoncé pour y apporter des modifications, puis continue le texte, puis le modifie, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'écriture. Dans ce mode, les pauses sont distribuées de manière moins prévisibles que dans le mode de l'accumulation, elles ne précèdent généralement pas l'inscription d'énoncés très longs mais plutôt des modifications dans le texte. On ne note pas de pause aussi longue en début d'écriture. Il semblerait donc que ces pauses soient davantage consacrées à la relecture du texte écrit, ainsi qu'à la prévision de ce qui va s'écrire inséparable ici des modifications du déjà écrit.

Les deux modes d'écriture exposés ici doivent être compris comme des pôles entre lesquels oscille toute écriture. Comme les deux types d'écriture identifiés par la génétique – l'écriture à programme et l'écriture à processus – ils ne sont que de représentations schématiques de ce vers quoi tend une écriture ou une autre, pas de reflets exacts de la réalité. Sur le plan procédural, une comparaison peut se faire entre ces deux pôles et les deux comportements typiques que Claudine Fabre[23] a déterminé à partir de brouillons manuscrits d'élèves d'âge similaire : une tendance à gérer dans le même temps l'ensemble des dimensions de l'écriture, qui conduit à retravailler sans cesse son texte, *versus* une tendance à gérer séparément ces différentes dimensions.

Nous avons évoqué plus haut la question de l'absence de ratures visibles sur l'écran et à l'impression des textes, et de ses conséquences sur l'économie de l'écriture. En effet, le scripteur a sous les yeux un texte toujours propre dont les traces des essais et erreurs ne sont plus visibles. Peut-on néanmoins y déceler le rôle que jouent les mots essayés puis rejetés ? L'examen de l'écriture en temps réel montre que chez certains scripteurs joue ce que l'on pourrait appeler la mémoire de l'écriture : même effacés, des mots qui ont constitué le texte à un certain moment semblent présents de manière latente dans la mémoire du scripteur et

---

[21] Chesnet, D., Alamargot, D. (2005) "Analyse en temps réel des activités occulaires et grapho-motrices du scripteur. Intérêt du dispositif *Eye and Pen*." *L'Année psychologique*, n°105 (3).

22 Doquet-Lacoste, C. (2004) « Genèse des textes, genèse des scripteurs : regards sur la langue dans l'écriture », in Piolat, A. (Ed.), *Ecriture : approches en sciences cognitives.* Presses de l'Université de Provence, 233-250.

[23] Fabre C. (1990) *Les Brouillons d'écoliers ou l'entrée dans l'écriture*, Grenoble, Ceditel / L'atelier du texte.

peuvent être à nouveau mobilisés un peu plus tard.[24] La « troisième dimension du texte »[25], celle de son écriture, est donc bien présente, même sans traces tangibles. Le texte est porteur des événements énonciatifs qui l'ont constitué et, dans l'esprit de son scripteur, les traces de ces événements sont sans doute perceptibles, comme elles le deviennent à l'analyste qui en étudie la genèse.[26]

Ces rapprochements faits, il faut citer des différences majeures entre écriture manuscrite et traitement de texte. J'en évoquerai deux. La première est, nous l'avons déjà souligné à propos du scripteur, la malléabilité du texte qui, demeurant toujours propre, peut être retouché sans cesse. Lorsque l'on observe des élèves à l'œuvre, il est frappant de constater l'écart entre les modifications, relativement rares et surtout d'un empan très restreint, intervenant dans des brouillons manuscrits, et celles, nombreuses et affectant parfois plusieurs lignes, que l'on repère sur traitement de texte.[27] Les scripteurs débutants semblent donc corriger bien davantage sur traitement de texte que sur papier, et ce d'autant plus que leurs textes n'excèdent généralement pas la taille de l'écran de l'ordinateur, ce qui annule la difficulté à maîtriser l'ensemble du texte (y compris le « texte caché ») évoquée plus haut. La question se pose sans doute différemment dans l'écriture des experts, qui modifient abondamment leurs textes même manuscrits et pour lesquels le « coût » d'une modification est moindre dans la mesure où ils maîtrisent la graphie mieux que les élèves ; d'autre part, l'image de la rature à l'école élémentaire est encore très négative, ce qui n'est pas le cas chez les scripteurs adultes et encore moins chez les écrivains, d'où sans doute une facilité – voire une complaisance – à raturer chez ces derniers.

En lien avec ce qui précède, il faut évoquer ici, à cause de son incidence sur l'économie de l'écriture, la spécificité de l'écriture sur traitement de texte qu'est l'erreur de frappe. C'est évidemment un type d'erreur propre à l'écriture dactylographique et elle est très fréquente dans les corpus en temps réel que j'ai pu étudier. Elle s'apparente à l'ensemble des erreurs affectant le code écrit, même s'il ne s'agit pas d'une erreur orthographique à proprement parler.

L'erreur de frappe est intéressante pour ce qu'elle induit du comportement de lecteur du scripteur à l'œuvre et en particulier pour l'ensemble des retours d'ordre métalinguistiques qu'elle provoque. Généralement rectifiées au cours même de l'écriture de la phrase qu'elles affectent,[28] les erreurs de frappe semblent détectées pratiquement au moment où elles sont effectuées ; ceci témoigne de la vigilance au matériau linguistique que le scripteur exerce sans interrompre le processus énonciatif. Ce processus est rompu, en revanche, dès lors qu'une erreur est reconnue et corrigée. En cela, l'erreur de frappe ne peut être dissociée de l'énonciation linéaire que sa correction vient perturber, même légèrement. Par ailleurs, les

[24] Voir par exemple Doquet-Lacoste, C. (2004) « Trajets d'écriture, trajets de mots : une approche du sens et de l'interprétation. », in Calaque, E. & David, J. (Eds.), *Didactique du lexique : contextes, démarches, outils*. Bruxelles : De Boeck, 171-184.

[25] Hay, L. (2002) *La Littérature des écrivains. Questions de critique génétique*, Paris, Corti. p. 58

[26] Évoquant un passage du manuscrit de *Salammbô* particulièrement travaillé du point de vue des marques énonciatives puis supprimé par l'auteur, Daniel Ferrer indique que le travail effectué sur ce passage a vraisemblablement laissé « *des traces dans le système du texte, mais ces traces sont beaucoup trop ténues pour être repérées sans le secours des manuscrits* » (Ferrer, 2000, *op.cit.*., p. 13).

[27] Cette facilité à réécrire se matérialise entre autres par la présence de déplacements au traitement de texte, alors que cette opération est rarissime, voire inexistante, sur papier : Claudine Fabre (1990, *op.cit.* note 23) n'a repéré que deux déplacements dans le corpus de 300 brouillons qu'elle a analysé.

[28] Doquet-Lacoste, C. (2004) « Mise en texte et mise en graphie : séparation, intrication, interactions », *Le Français Aujourd'hui*, n°140, Paris : Association Française des Enseignants de Français, 49-58.

erreurs de frappe non détectées au moment de la frappe le seront plus tard, à la faveur d'une relecture ; ceci peut avoir une double conséquence :

- présupposant qu'il a laissé des « fautes de frappes » dans son texte, le scripteur se relit pour les repérer ; on peut alors penser que la fréquence des erreurs de frappe – et le devoir de les détecter – joue un rôle dans la fréquence des relecture ;
- corrigeant une erreur de frappe, le scripteur porte son attention sur un segment du texte qu'il va ensuite relire et peut-être modifier encore, cette fois sur un plan sémantique, lexical, syntaxique ; ici, le souci de corriger des erreurs de frappe a joué un rôle dans le devenir du texte.

Cette dernière configuration est rare mais elle n'est pas absente des reconstitutions d'écriture que j'ai pu étudier.[29] Il est intéressant de constater – et seuls des corpus en temps réel peuvent le faire apparaître – que l'attention des scripteurs même débutants lors de la relecture, si elle peut être centrée sur une dimension du texte, n'abstrait pas complètement les autres. D'autre part, la reconstitution chronologique est propice à l'émergence de liens entre les opérations qui, invisibles sur les manuscrits, n'ont jusqu'ici pas été mis en évidence. Dans la configuration qui nous occupe, il est possible de transposer la notion de variante liée qu'Almuth Grésillon a caractérisée comme intervenant « sous la pression d'une donnée syntaxique ou sémantique du contexte »[30] ; dans cette approche-là, la variante liée est d'ordre orthographique ou syntaxique, la modification qui la précède rendant nécessaire cette variante. C'est l'inverse dans l'exemple évoqué ici, puisque c'est une variante d'ordre graphique (la correction d'une erreur de frappe ou d'une erreur orthographique, dite variante A) qui vient favoriser – et non nécessiter – par la focalisation de l'attention du scripteur sur cet énoncé là, une variante sémantique, syntaxique ou lexicale (variante B). La différence réside dans le caractère moins clairement consécutif des deux variantes : la variante A ne rend pas linguistiquement nécessaire la variante B, cette dernière était sans doute déjà souhaitable mais le scripteur s'en aperçoit parce qu'il a effectué la variante A. Ici se situe la conséquence, et il me semble qu'elle permet de parler aussi de variante liée, mais liée d'un point de vue procédural et non linguistique. Il est vraisemblable que cela se produise dans tout type d'écriture mais la restitution des données en temps réel permet de percevoir cette variante liée d'un nouveau genre et le traitement de texte, en augmentant la probabilité d'erreurs graphiques, augmente les chances de voir activer ce mécanisme.

L'usage du traitement de texte, une écriture désincarnée ?

A partir de ces considérations apparaissent certaines spécificités de l'écriture sur traitement de texte parmi lesquelles l'absence de ratures, tant du point de vue du scripteur que de celui de l'analyste, est saillante. Pour autant, les faits constatés à l'aide de la restitution en temps réel ne permettent pas de distinguer clairement dans l'usage du traitement de texte des éléments absents de l'écriture manuscrite, puisque l'on peut toujours supposer que la restitution chronologique rend visible des processus déjà à l'œuvre dans toute écriture. C'est pourquoi, à la question de savoir si écriture sur traitement de texte et écriture manuscrite sont une même activité, on répondra que, si

[29] Doquet-Lacoste, C. (2004) *Etude génétique de l'écriture sur traitement de texte d'élèves de Cours Moyen 2*, Lille, Atelier National de Reproduction des Thèses. Egalement disponible sur le site de la revue en ligne *Marges Linguistiques*. Sur la question évoquée ici, voir le chapitre 6 consacré à la mise en graphie.

[30] Grésillon, A. (1985) « Débrouiller la langue des brouillons », in Grésillon, A., Wermer, M. (eds) *Leçons d'écriture. Ce que disent les manuscrits. Hommage à Louis Hay*, Paris, Minard. p.326

certaines caractéristiques les différencient, ces dernières n'affectent que très peu les fondements de l'activité scripturale, en particulier lorsqu'on la regarde du point de vue du jeu du scripteur et de la langue.

Cela n'enlève pas l'obstacle à l'analyse que constitue la rareté des ratures sur les corpus banals constitués par des séries de tirages à l'imprimante. Cette caractéristique renvoie à l'éloignement entre le scripteur et son objet, le texte. Dans l'écriture sur ordinateur, la perception directe est mise à mal : le scripteur travaille sur un texte stocké en mémoire et dont l'écran reflète une infime portion ; ce texte, jamais il ne le touche, sauf précisément au moment de relectures sur tirages papier. C'est finalement de médiation qu'il faut parler, médiation du geste d'écriture par le clavier, médiation du texte *via* l'écran. Ce texte infiniment malléable dont le scripteur ne perçoit visuellement qu'une partie, sa réalité n'est qu'indirectement accessible. Alors que l'écriture manuscrite fait intervenir le toucher, l'odorat, la vue bien sûr, le texte « électronique », contenu dans l'ordinateur sous une forme non alphabétique sans rapport avec ce que l'imagination du scripteur en reconstitue, échappe à l'appréhension directe des sens. Reste que le principal de l'activité – produire à l'écrit un objet langagier – demeure, tant est complexe l'intrication des différents éléments qui la composent. Quant à en retrouver les traces les plus ténues, traces qui feront partager à l'observateur un peu de l'émotion du scripteur à l'œuvre, c'est ce vers quoi tendent les logiciels de restitution de l'écriture en temps réel : loin de la froideur des tirages imprimante, on éprouve en observant les reconstitutions – sortes de films où l'écriture se déroule chronologiquement – une certaine empathie avec le scripteur, dont l'activité transparaît dans la rapidité ou la lenteur de la frappe, dans des touches frappées pour rien, dans des essais immédiatement effacés… C'est du non linguistique réintroduit dans l'observable, c'est une approche possible de ce que Louis Hay, voilà dix ans déjà, appelait de ses vœux : « une sémiotique du mouvement ».[31]

[31] Hay, L. (1996) "Pour une sémiotique du mouvement", *Genesis*, n°10. p.25-56.